

Quelques conclusions tactiques à l'excursion en Normandie

Autor(en): **Nicolas, D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **93 (1948)**

Heft 11

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342398>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quelques conclusions tactiques à l'excursion en Normandie

Au moment où le comité central de la SSO me pria de prendre la direction tactique d'un voyage d'études militaires sur les champs de bataille de Normandie, mon premier mouvement fut de refuser, en raison des surcroîts de travail qui m'accablaient déjà.

Si je finis par accepter, c'est que je jugeai qu'une excursion semblable devait être d'un profit certain, immense et immédiat à l'idée et à la réalisation de notre Défense nationale.

Et ce fut l'unique but que je me proposai.

Pour cela, il fallait d'abord que nous tous, qui n'avions pas connu directement la guerre, fussions ramenés dans sa réalité sanglante, dans les horreurs et les misères des batailles. Sinon, oublieux des pertes matérielles et exclus des souffrances physiques et morales qui pesèrent d'un grand poids sur les décisions et les actes de chacun des belligérants, nous pourrions être amenés à porter des jugements singulièrement erronés — parce que trop abstraits — sur les actions des combattants.

Partant de cette idée, je me suis efforcé de découvrir dans chaque secteur des personnalités du terroir qui pussent rapporter ce qu'elles avaient elles-mêmes vu, entendu, subi. Leurs témoignages, notamment ceux du Cap. Contamine, professeur à l'université de Caen, et de M. Patry, professeur au Collège de St-Lô, ainsi que la tragédie émanant de toutes les ruines qui s'accumulent sur la Normandie, auront contribué grandement à nous replonger dans l'ambiance du mo-

ment. Recréons par l'imagination ces villes en flammes, ces populations surprises par les hallucinants tapis de bombes aériennes, ces soldats qui, tapis au revers des talus, laissent passer sur leurs têtes les cyclones de feux et d'acier avant d'entamer le combat, tout ce qui restituera au drame sa véritable atmosphère. Alors seulement nous parviendrons, tant soit peu, à apprécier les conditions réelles du commandement à la guerre.

Ce climat acquis, il fallait que nous nous rendions compte de la nature exacte d'une armée moderne. Car, pour bien œuvrer, il faut maîtriser l'outil. Les moyens conditionnent la tactique. Leur connaissance est indispensable à celui qui veut saisir la manière dont se livre la bataille. Elle est pour nous d'autant plus nécessaire que notre armée n'a pas pu suivre le rythme de l'évolution technique, que nombre de ces engins nous sont étrangers, sinon par l'image, et que nous aurions à les combattre dès les premiers instants d'une invasion de notre pays.

Les quelques échantillons que nous à fait entrevoir le défilé de 14 juillet à Paris, les armes multiples qui jonchent les lices de la lutte et surtout l'impressionnant cimetière de matériel guerrier de Trun nous auront tous, sans aucun doute, familiarisés avec l'énorme puissance meurtrière de l'armée d'aujourd'hui, motorisée et mécanisée.

Mais n'oublions pas que ce que nous avons vu ne constituait plus guère que des squelettes. Par l'imagination encore il faut rendre la vie à toutes ces carcasses éparses dans les moissons et nous les représenter rampant et crachant les feux de leurs gueules démesurément longues à travers ces vastes horizons. Alors la réalité de la bataille peut nous être restituée.

L'instrument étant connu, je n'avais plus, pour enchaîner, qu'à essayer de faire ressortir l'engagement de ces moyens. Je renonçai à ce propos à la tentation de vouloir décrire les opérations au grand complet ; je préfèrai me confiner à un

petit choix de quelques actions typiques, différentes au maximum les unes des autres, afin de donner une image aussi variée que possible des procédés modernes de la tactique.

Nous avons été frappés d'emblée par le fait que la bataille a changé totalement d'aspect. Il nous faut rayer les notions et les schémas de la guerre de positions avec ses régimes de tranchées et ses barrages ininterrompus de feux au savant entrelacement de leurs trajectoires, tels que nous les avons hérités du premier conflit mondial et tels que nous les cultivions naguère — si ce n'est pas aujourd'hui encore.

Le front, ainsi que nous l'entendions, a disparu; fait surprenant, on n'a même plus creusé de positions ou de boyaux qui attirent le pilonnage de l'aviation, sauf ci ou là, au revers des talus raides quelques trous, abris individuels étroits échappant à l'observation aérienne. Même si les opérations dans les communiqués de guerre se stabilisent entièrement, les adversaires ne s'incrument pas face à face dans le terrain. Les premières lignes restent mouvantes, fluides. A l'échelon de l'exécutant, les concepts de la défensive et de l'offensive, qui paraissaient si définitivement tranchés et opposés, perdent leur sens: le défenseur attaque tout autant que l'assaillant; et celui-ci doit aussi songer constamment à se défendre. On est revenu en somme à la mêlée antique, où les adversaires se précipitent les uns sur les autres pour en découdre.

Ce genre de lutte n'est point réservé aux seules troupes mécanisées. Des divisions d'infanterie pure, les Alliées comme les Allemandes — témoin la 6^e Airborne britannique — se battent de la même façon, en pratiquant une guerre de patrouilles et de guérillas qui s'interpénètrent sur des km. de profondeur, alors qu'elles ont la mission éminemment défensive de couvrir le flanc E du champ de bataille de Caen sur les hauteurs entre les fleuves Orne et Dives.

Il n'y a pas que cette fluidité des fronts qui étonne, mais encore la ténuité de leur occupation. Il faut relever le no man's land relativement considérable — de 1 à plus de 3 km. —

qui sépare le plus souvent les lignes adverses ; puis les grands intervalles — de l'ordre maintes fois de 2 km. — qui isolent les points d'appuis amis avancés ; enfin la petitesse de leurs garnisons, qui ne sont composées généralement que d'une poignée d'hommes. Le front, tout bien pesé, n'est plus qu'une très lâche ligne d'avant-postes très faiblement occupés. Ces avant-postes ne servent la plupart du temps que de sonnettes d'alarmes pour les troupes de choc disposées à quelques km. plus en arrière et qui se ruent à l'assaut, aussitôt que l'on signale l'avance de l'ennemi. Dans les cas plus graves, ils se replient rapidement sur les gros qui, préservés dans tous les cas des effets de la surprise, gagneront ainsi les délais nécessaires pour surmonter la crise du branle-bas de combat. On ne craint pas de perdre du terrain. On n'en fait pas une question d'amour-propre. Cette tactique pourrait s'assimiler au comportement de l'insecte qui, surveillant et tâtant les alentours, rentre rapidement ses antennes à l'approche du danger.

Ceux qui n'ont pas vécu la bataille dans sa réalité pourraient se laisser leurrer par les vides impressionnants du front ainsi que par les maigres effectifs qui meublent ces points d'appui espacés. En temps de paix, ils ne manqueraient pas de blâmer les compagnies d'attaque et leurs chefs de marquer le pas devant ces quelques îlots de défense clairsemés. Ils leur reprocheraient la passivité qui les empêche de se glisser dans les trous du dispositif adverse pour en manœuvrer les résistances. L'opération semble effectivement n'offrir aucune difficulté. Pourtant, en guerre, aucun des adversaires ne s'aventure à travers les grosses mailles des premières lignes, si ce n'est sous forme de patrouilles fugitives ou au contraire sous celle d'une attaque de grand style avec un déploiement prodigieux, — apparemment disproportionné — d'aviation de bombardement et d'artillerie pour écraser ces minuscules nids de résistance.

Cette constatation n'est faite pour stupéfier que ceux qui

n'ont pas encore compris la puissance des feux. On ne peut guère se l'imaginer tant qu'on ne l'a pas subie. Immense déjà au début du conflit, elle s'est amplifiée d'extraordinaire façon par la prolifération des armes automatiques, par l'accélération de leur cadence de tir, par la multiplication des canons de tous genres, par le prolongement de leurs portées, par l'agrandissement de leurs calibres, de la vitesse initiale et de la force explosive de leurs obus, par l'augmentation fantastique de la densité de leurs salves comme en témoigne partiellement l'apparition des armes pluritubes en nombre sans cesse croissant.

L'assaillant a appris à ses dépens que, sous ces avalanches de feux, il ne saurait s'infiltrer en masse dans les larges espaces apparemment vides du front, ou s'y maintenir sans avoir, préalablement, détruit ou neutralisé les sources du danger ; il sait que la faiblesse de l'occupation n'est qu'apparente et que le pouvoir meurtrier du défenseur a crû selon une progression géométrique malgré la réduction des effectifs. Il se voit donc obligé de faire appel à des moyens de feux encore infiniment plus puissants pour faire démarrer ses attaques. Ainsi s'expliquent ces énormes concentrations d'artillerie et surtout ces effrayants tapis de bombes largués en quelques instants par des centaines et des centaines de forteresses volantes.

Mais nous avons pu faire aussi une constatation réjouissante pour notre armée. Les effets matériels de ces déluges d'explosifs, — si grandes soient les répercussions morales —, restent presque nuls sur les positions fortifiées. Les grands chefs alliés confirment expressément ce point dans leurs rapports. Les résultats n'ont jamais correspondu là aux prévisions. Tous les blockhaus, alors même qu'ils ne valaient pas les nôtres — et de fort loin, tant par leur armature que par la qualité de leur béton — ont résisté à des milliers de tonnes d'obus et de bombes aériennes. Les fortifications de campagne, par contre, sont complètement bouleversées.

Et il y a chez nous des officiers qui osent affirmer péremptoirement et avec l'autorité que leur confère leur grade que nos fortins ont perdu toutes leurs raisons d'être parce qu'ils appelleront le feu, qu'ils seront démolis avant qu'ils aient pu servir et que notre troupe devrait les abandonner a priori pour aller s'abriter dans de simples couverts en rase campagne !

Nous avons vu encore que l'agresseur, loin de partager cette opinion, s'est cru chaque fois dans l'obligation de payer au plus haut prix la capture de la moindre de ces positions. Outre les appuis des feux considérables qu'il mettait en action, il n'engageait à cet effet que des spécialistes triés sur le volet, munis d'un équipement extraordinaire et dressés tout particulièrement et très durement à ce genre d'assaut ; en bref des « commandos » ou des « rangers », troupes d'élite s'il en fût et d'autant plus précieuses qu'elles étaient fort rares.

Le coût et les difficultés de l'opération pour l'assaillant justifient par conséquent amplement toutes les sommes que nous avons investies dans la construction de nos fortifications. Nous serions bien absurdes de nier leur efficacité et de les abandonner ou les démolir.

Nous nous sommes rendu compte que la mécanisation des armées n'a nullement fait disparaître les fantassins ou l'artillerie, comme d'aucuns le prétendaient un temps. A vrai dire, dans tous les terrains favorables, l'infanterie ne supporte plus seule le poids entier de la bataille. Elle forme « tandem » avec les blindés. L'attaque est vouée rapidement à l'échec dès que l'un des deux comparses ne suit plus l'allure de la progression. Parfois, les chars partent en tête, les fantassins restent dans leurs sillages pour nettoyer les résistances (villages, boqueteaux, etc.) que les premiers ne sauraient balayer au passage ; en d'autres circonstances, c'est le combattant à pied qui se porte le premier à l'assaut d'un objectif réfractaire aux troupes blindées qui arrêtées, à l'affût, le

soutiennent au plus près de leurs canons. Cette infanterie ne se différencie pas essentiellement de la nôtre.

Mais, comme nous avons appris à le connaître, il existera toujours des situations ou des terrains qui empêcheront l'intervention des mécanisés. Les « biffins » devront se tirer seuls d'affaire. Alors pour ces tâches-là, nous voyons surgir une nouvelle infanterie aux très hautes capacités combatives, — bien supérieures à celles de la précédente —, qui doit, par la qualité de son équipement, de son instruction et de ses méthodes particulières de combat, suppléer à la carence des blindés.

Elle correspondrait cependant, avec une organisation plus poussée, à nos troupes de choc (ou à nos grenadiers), dont la création marque chez nous le début de cette évolution. Car il s'agit bien là de la véritable infanterie de l'avenir, indispensable à toute armée qui, comme la nôtre, aspire à l'agressivité sans l'aide des mécanisés malgré le renforcement du pouvoir défensif des troupes. C'est dans ce sens qu'il faut transformer tous nos fantassins.

Nous nous sommes aperçus par la même occasion que les cohortes des chars de 1944 peuvent être bloquées pile même dans des terrains aussi plats et aussi dénudés que ceux de la vaste trouée de Caen-Falaise. Pareil succès eût été inconcevable en 1939 et 1940 à l'époque de gloire des « Panzerdivisionen ». Il provient essentiellement, à côté de la mise au point des procédés tactiques de la défense contre les blindés, d'un perfectionnement de la technique guerrière :

C'est d'une part l'introduction et la multiplication, dans toutes les troupes combattantes, des armes légères (bazooka, Piat, Panzerfaust, Panzerschreck) aux projectiles à charge creuse mus par fusées, qui ont transformé les fusiliers en de redoutables adversaires pour les blindés. C'est d'autre part le développement des canons antichars à gros calibre et à grande vitesse initiale : canons de 75 long, ou 88, si possible autpropulsés, que nous avons découverts en grand nombre le

long des routes de la Normandie. Telles sont les armes anti-chars d'aujourd'hui et non plus celles du genre de nos canons d'infanterie et de nos arquebuses. Ce sont ces moyens qui ont rétabli l'équilibre sur le champ de bataille. Si nous voulons y parvenir aussi, au point décisif où se jouera le sort de notre armée et de notre pays, car notre combat ne se livrera pas toujours dans des terrains imperméables aux blindés, — notamment si nous prétendons fermer le large couloir de notre Plateau, — il faudra nous résoudre à les acquérir aussi, quoi qu'il en coûte. L'introduction de nos grenades anti-chars et notre récente décision d'acheter des chasseurs de chars automoteurs munis d'un canon de 75 relèvent de ce souci. Elles amorcent un réarmement inéluctable pour remettre notre armée au niveau des conditions modernes de la guerre.

Remarquons à ce propos la fréquence et l'efficacité des interventions de la DCA allemande du calibre 88 dans la lutte contre les mécanisés. Inspirant toujours une très forte crainte, elle contribue largement et parvient parfois même seule à briser leur ruée. Certains, dans notre pays, s'obstinent pourtant à proscrire un tel emploi de nos armes antiaériennes, avec l'argument que leur faiblesse numérique leur interdit de se vouer à deux tâches. L'expérience leur donne tort en prouvant l'outrance de leur conception. Notre DCA, comme toutes les autres, peut et doit remplir les deux missions. Elles ne sont pas simultanées, mais successives : l'avion a achevé depuis longtemps son rôle lorsque le char apparaît à bout de portée. Il est juste que nous continuions à les prévoir et à les exercer.

La Normandie, par comparaison, nous aura prouvé, — et plus particulièrement à ceux qui n'en possédaient pas une jauge très claire — la force de notre terrain. Un ruisseau comme l'Odon représente un obstacle formidable aux « Armored » et continue à l'être alors même que ceux-ci l'ont franchi et dépassé, simplement par la gêne qu'il impose à l'alimentation de la bataille. Que sera-ce avec nos grandes rivières infiniment plus larges, plus profondes, plus torrentielles et surtout

beaucoup plus encaissées ? En outre, nombre d'entre nous auront eu l'occasion de reviser leur jugement sur les capacités de franchissement des chars au combat. Elles ne se laissent en rien comparer aux tapageuses démonstrations de propagande, où les blindés foncent sur des murs ou d'énormes troncs et les renversent, traversent des maisons, nivellent des futaies ou de larges haies, escaladent d'impressionnants talus, etc. Ce ne sont que des fantaisies de polygone. En réalité, en pleine lutte, l'engin chenillé témoigne d'une circonspection extrême. Car tout char qui tombe en panne doit être considéré comme perdu ; et il ne peut pas, non plus, se faire surprendre et démolir bêtement par l'ennemi, alors qu'il se trouve momentanément sans défense parce qu'il accomplit quelque prouesse acrobatique, cabre, le ventre découvert et son canon pointé vers le ciel ou au contraire les trajectoires de ses obus aboutissant au sol au maximum à quelques mètres devant lui. Il veut rester constamment en état de riposter. C'est pourquoi il s'arrête devant les moindres accidents de terrain (témoin les haies du Bocage Normand) que, en théorie et techniquement, il franchirait avec aisance ; il laisse le soin aux fantassins de les conquérir préalablement.

Voilà des vérités qui améliorent singulièrement nos positions, n'est-il pas vrai ? Elle éclairent tout soudain la valeur de notre défense aux yeux de ceux qui pouvaient en douter.

Souvenons-nous sans cesse enfin que la guerre, aussi mécanique qu'elle soit devenue, n'a nullement diminué le rôle du moral d'une troupe, bien au contraire. Conservons en mémoire l'image de cette division côtière, qui, sans cohésion parce que formée de bric et de broc, s'enfuit en désordre dès que l'orage des feux s'abat sur elle et de cette autre division d'élite, qui, soumise à la même heure à un pilonnage identique, sait en surmonter les impressions terrifiantes pour se trouver prête à la bataille au moment suprême de l'assaut adverse. Sachons, nous aussi, ne jamais négliger ce puissant levier de combat. Sinon, nous réduirions à néant les efforts que nous

pourrions faire dans d'autres domaines pour améliorer notre armée, de même que nous rendrions stérile toute l'action de notre commandement.

Il pourrait sembler paradoxal que nous, citoyens d'une nation foncièrement éprise de paix, courrions les champs de bataille étrangers pour en tirer des enseignements en prévision d'une nouvelle guerre. Hélas ! la paix universelle n'est point de notre ressort ; et les antagonismes qui s'affrontent aujourd'hui dans le monde semblent indiquer que la folie des hommes pourrait bien déclencher un jour un nouveau conflit. — Nous ne le souhaitons d'aucune façon et nous tenterons l'impossible pour l'éviter. Mais, enfin, comme la décision ne nous appartient point, il nous incombe de rester vigilants, de songer à notre propre sécurité. Nous n'avons été préservés des dernières guerres, essentiellement, que par la puissance de notre préparation militaire s'alliant à la force de notre terrain. C'est la conviction majeure que nous rapportons de Normandie. Mais nous commettrions une grave faute de croire que notre effort est achevé ! Pour que nous échappions à la furie des futurs combats, il faut que notre neutralité continue à s'armer. C'est la principale chance de notre salut. Notre Défense nationale doit donc éviter de se laisser dévaluer de dangereuse façon. Il est indispensable à cet effet qu'elle s'adapte sans cesse aux moyens et aux procédés de combat des belligérants. Voilà ce que nous étions venus vérifier.

Nous en avons retiré de nombreux réconforts et raisons d'espoir. Mais nous avons reconnu aussi à quel point il était nécessaire, et peut-être urgent, de perfectionner notre armée.

Il en coûtera quelques sommes importantes à notre budget d'Etat.

La vision de la dévastation de la Normandie nous aura convaincu que ces dépenses resteront toujours minimales en comparaison de la ruine que nous apporterait un seul jour de bataille.

Aujourd'hui plus que jamais :

« Si vis pacem, para bellum ! »

Souhaitons que notre peuple sache entendre avant qu'il soit trop tard, en notre ère des guerres à échéance, cet avertissement antique.

Il appartient à nous tous, qui avons eu l'occasion si riche d'enseignement de parcourir la terre sanglante du pays normand, de l'orienter sur ce que nous avons vu pour qu'il ne relâche pas son effort militaire, afin que ne surgisse jamais sur le sol de notre Patrie le visage horrible du dieu de la guerre.

Lt.-colonel E.M.G. D. NICOLAS.
